

écho récent à travers deux poèmes fameux : *Funeral Blues*, récit dans une scène célèbre du film *Quatre mariages* et un enterrement (« *Que les avions tournoient, gémissants, et griffonnent au ciel le message Il Est Mort* »), et *September 1st, 1939*, largement diffusé sur Internet après les événements du 11 septembre (« *Les gratte-ciel aveugles proclament de leur hauteur la force de l'Homme Collectif, [...] mais qui peut vivre longtemps dans un rêve euphorique ?* »).

Citations

Look, stranger, on this island now
The leaping light for your delight discovers,
Stand stable here
And silent be,
That through the channels of the ear
May wander like a river
The swaying sound of the sea.

Here at a small field's ending pause
Where the chalk wall falls to the foam, and its tall ledges
Oppose the pluck
And knock of the tide,
And the shingle scrambles after the sucking surf, and the gull lodges
A moment on its sheer side.

On This Island in Selected Poems, W. H. Auden, Faber & Faber, London, 1979.

*Contemple, étranger, cette île qu'à présent
Découvre pour ton délice la lumière bondissante,
Campe-toi sur tes jambes
Et sois silencieux,
Afin que par les canaux de l'oreille
Sinue comme une rivière
Le bruit dansant de la mer.*

*Ici, où le champ bref marque une ultime pause,
Le mur de craie descend jusqu'à l'écume et ses hautes corniches
Affrontent les griffures
Et les coups de boutoir de la marée,
Et les galets se ruent après l'onde qui les aspire,
Et la mouette se niche
Un instant dans l'à-pic.*

Malcolm Lowry (1909 – 1957)

par Christine Pagnouille

Entre ses études secondaires, qu'en fils de bonne famille bourgeoise il effectue dans un internat de renom, et des études d'anglais à Cambridge, Malcolm embarque comme membre d'équipage sur un vapereau. De ces mois en mer, qui renforcent son goût pour l'alcool, il ramène des notes dont il tirera un premier roman, *Ultramarine*, publié en 1933. Il rencontre sa première femme, Jan Gabriel, lors d'un voyage avec les Aiken à Grenade en 1933. Ils se marient à Paris en 1934. Quand Malcolm rejoint Jan, retournée à New York, il passe deux semaines à l'hôpital psychiatrique de Bellevue, séjour à l'origine de la nouvelle *Lunar Caustic*. Le couple s'installe à Cuernavaca, où Lowry commence *Under the Volcano*. Jan renonce à arracher son mari à l'alcool et le quitte. En 1938, il part à son tour pour L.A., où sera prononcé le divorce. En 1939, il rencontre Margerie Bonner. Ils vivront quatorze ans dans une cabane sur un bras de mer au nord de Vancouver. Malcolm ne se défait jamais totalement de l'alcool, mais, stimulé par sa femme, il travaille avec ténacité, remaniant le manuscrit du *Volcano*. Fin 1945, Lowry l'envoie à Reynal & Hitchcock et à Jonathan Cape. Le roman est finalement accepté par les deux éditeurs. En 1955, les Lowry quittent le Canada. En Europe, la consommation d'alcool redevient de la dipsonmanie. Le 27 juin 1957, Malcolm est trouvé mort dans la maison que le couple louait dans le Sussex.

Œuvres essentielles

Under the Volcano

Hear Us O Lord From Heaven Thy

Dwelling-Place

Lunar Caustic

Au-dessous du Volcan

Écoute notre voix, O Seigneur

Le Caustique lunaire

Under the Volcano (Au-dessous du Volcan)

Le roman est divisé en douze chapitres, comme les douze heures au cadran d'une horloge. L'action se passe à Quauh-nahuac, nom nahuatl de la ville mexicaine de Cuernavaca, puis sur la route menant à Tomalin, dans l'arène de cette localité, dans une brasserie, et enfin, en simultané, sur le chemin vers Parián et au Farolito, un bar mal famé de cette bourgade fatidique.

Le premier chapitre, à la fois prologue et épilogue anticipé, se situe un an jour pour jour et heure pour heure après la fin du Chapitre XII ; les onze autres couvrent les douze heures entre sept heures du matin et sept heures du soir, le Jour des Morts 1938.

Si le premier chapitre suit tout à la fois le parcours tortueux et les circonvolutions mentales de Jacques Laruelle, un cinéaste français, ami d'enfance du protagoniste, alors qu'il rejoint le centre ville à la veille de son départ pour l'Europe, les

onze autres font alterner les perspectives des trois personnages centraux. Les chapitres III, V, VII, puis X et XII sont pris dans le souffle cosmique et tragique d'un ivrogne visionnaire et déchiré, Geoffrey Firmin, Consul britannique démissionnaire qui n'a plus de mission diplomatique puisque la Grande Bretagne a rompu avec le Mexique de Cardenas suite à la nationalisation du pétrole. Les chapitres II, IX et XI sont écrits dans la perspective de sa femme Yvonne, qui l'avait quitté neuf mois plus tôt, lui revient comme il l'en avait imploré dans une lettre jamais postée, se sent rejetée, mais poursuit le rêve d'une fuite à deux. Les chapitres IV, VI et VIII présentent la perception de Hugh, demi-frère de Geoffrey, journaliste anarchiste qui, par mauvaise conscience suicidaire, va s'embarquer pour Barcelone alors que les Loyalistes sont en train de perdre la guerre d'Espagne. Quand Yvonne arrive à l'Hôtel Bella Vista, où Geoffrey a

passé la nuit à boire avec le Dr Vigil, elle se heurte au mur de son détachement sobriement saoul. Un chien perdu les suit dans le jardin à l'abandon. (II)

Hugh a nettoyé la piscine qui est en train de se remplir lentement. Geoffrey laisse Yvonne s'installer et, en mal de *cantina*, monte la rue, qui bascule à sa rencontre ; un touriste anglais le remet sur pied d'une rasade de whiskey. Lorsqu'il retrouve Yvonne, il affronte puis fuit la tentation / menace du salut. Il la laisse en pleurs, se donne à la bouteille et s'effondre dans le sommeil. (III)

Hugh découvre Yvonne en train de jardiner. Éblouissement. Ils partent ensemble à cheval et élaborent le rêve d'une vie au Canada qui pourrait sauver Geoffrey. Même sur ce chapitre baigné de soleil plane l'ombre du Consul. (IV)

Au sortir d'un rêve himalayen, le Consul se précipite dans la jungle de son jardin vers une bouteille de tequila. Son respectable voisin M. Quincey glisse quelques remarques perfides sur le retour de Hugh, parti avec Yvonne. Geoffrey tente de ne pas entendre. Il se retrouve une heure plus tard dans sa salle de bain à reconstruire le passé proche : l'arrivée de Vigil, sa proposition de les emmener à Guanajuato, contrée par l'impérieuse nécessité de retourner au Farolito de Parian. (V)

Arrivé à la trentaine, Hugh dresse un bilan pénible de sa vie, n'y trouvant guère que lâcheté et médiocrité. Il aide son demi-frère à se raser et à s'habiller. Le veston que celui-ci emporte, c'est celui que Hugh portait pour aller envoyer un dernier télégramme au journal dont il était correspondant. Le trio remonte la rue et rencontre le facteur, qui retrouve une carte envoyée par Yvonne peu après son départ. (VI)

Ils montent dans la maison de Laruelle où Geoffrey met en œuvre une perversité ingénieuse. Il glisse la carte d'Yvonne sous l'oreiller de Jacques et s'arrange pour que Hugh et Yvonne aillent ensem-

pour la première fois. Alors qu'il accède enfin à la vision d'Yvonne et qu'il comprend, en voyant le cheval du messager de l'Ejidal vu mourant au chapitre VIII, que c'est la milice paramilitaire qui a volé et tué, il se retrouve entouré de chefs de cette milice qui l'accusent d'être un espion bolchévique, sans doute aussi juif et anarchiste (ils ont trouvé dans le ravin. (XII)

Commentaire

La plupart des œuvres de Lowry, achevées ou non, sont indissociablement liées à sa vie. En revanche, Under the Volcano et les nouvelles du recueil posthume Hear Us O Lord sont des œuvres complexes qui ont accédé à une vie littéraire distincte de l'existence de leur auteur.

Lorsque Lowry défend Under the Volcano chapitre par chapitre dans une longue lettre à un éditeur, il a tout lieu d'être fier. Au fil des révisions, le roman a atteint un rare équilibre dans l'intégration des perspectives narratives, le jeu sur les niveaux temporels et les déplacements dans l'espace, la superposition de dimensions multiples (historique, politique, policière, sociale, sentimentale, ésotérique...), une écriture qui tout en gardant la distance de la troisième personne laisse sentir le mouvement de la pensée du personnage dont nous partageons la perspective, un réseau serré d'images à la fois littérales et symboliques qui y tissent une géographie de l'âme : horloges qui marquent un déroulement inexorable, confondues en anglais, par proximité phonétique, avec coq et pénis ; les cercles en mouvement et les tourbillons ; les volcans et le ravin (baranca) ; l'eau qui coule (dans les rigoles, dans la piscine, dans les cascades de Tomalin, en dessous du Farolito...), le cheval marqué du nombre 7, les chiens, le rêve finalement partagé d'une cabane au Canada, les trains et leur cargaison macabre...

La guerre est très présente dans cette œuvre où l'action pourtant s'arrête le 2 novembre 1938, voire 1939. Pas seulement à cause de la culpabilité que le Consul ressent pour ce qui s'est (ou non) passé sur un navire qu'il commandait pendant la Grande Guerre, ni à cause des références multiples à la Guerre d'Espagne, ni même par la présence d'une milice paramilitaire soutenue par l'Allemagne nazie au Mexique, mais parce que l'écheveau de correspondances mis en place donne à l'autodestruction absurde de Geoffrey Firmin une résonance planétaire plus que jamais d'actualité. C'est à mettre en rapport avec d'autres aspects du roman peut-être encore plus pertinents qu'au milieu du siècle passé, comme la préoccupation écologique que l'on peut entendre sous la référence théologique dans l'écriture du jardin : ¿LE GUSTA ESTE JARDIN QUE ES SUYO? EVITE QUE SUS HIJOS LO DESTROYAN. De même retrouvons-nous une préoccupation singulièrement actuelle dans le souci de justice sociale incarné par les messagers de l'Ejidal, cette banque coopérative qui aide les paysans qui, depuis la loi zapatiste de 1920, disposent collectivement de terres communales.

Si les chapitres d'Yvonne et de Hugh sont traversés de décrochages dans le temps (retours sur le passé, visions d'avenir, superpositions de moments distincts / simultanés), ceux du Consul sont parasités de voix en décalage, qui sont et ne sont pas la sienne. La parole d'ailleurs est toujours incertaine : ces mots viennent-ils vraiment d'être prononcés ? Nos personnages, encore et encore, sont sur le point de

se toucher, de se dire des mots essentiels qui rétabliraient la possibilité du dialogue, et puis le geste se fige, les paroles dérapent ou glissent dans le silence, seules parfois les pensées communiquent, et les signes, comme nous l'avons vu plus haut, s'entrecroisent d'un chapitre à l'autre, mais à leur insu. Ce roman foisonne de correspondances et de symboles dans une construction admirablement contrôlée, mais d'emblée, c'est l'émotion qui happe le lecteur, la compassion, au sens premier, avec chacun de ces personnages dont nous partageons les errements.

Ce sont là quelques raisons qui expliquent la fascination durable qu'exerce cette œuvre tant sur les critiques que sur les lecteurs.

Citations

Sunset. Eddies of green and orange birds scattered aloft with ever widening circlings like rings on water. Two little pigs disappeared into the dust at a gallop. A woman passed swiftly, balancing on her head, with the grace of a Rebecca, a small light bottle...

Then the Salôn Ofélia was at last behind them, there was no more dust. And their path became straight, leading on through the roar of water past the bathing place, where, reckless, a few late bathers lingered, towards the forest. (Début du Chapitre II)

"Mescal," said the Consul.

The main bar-room of the Farolito was deserted. From a mirror behind the bar, that also reflected the door open to the square, his face silently glared at him, with stern, familiar foreboding.

Yet the place was not silent. It was filled by that ticking: the ticking of his watch, his heart, his conscience, a clock somewhere. There was a remote sound too, far below, of rushing water, of subterranean collapse, and moreover he could still hear them, the bitter wounding accusations he had flung at his own misery... (Début du Chapitre XII)

Malcolm Lowry, *Under the Volcano*, Picaador / Jonathan Cape, London, 1993.

Soleil couchant. Des tourbillons d'oiseaux oranges et verts dispersés là-haut en cercles de plus en plus larges, comme des ronds dans l'eau. Deux petits cochons s'encoururent au galop et disparurent dans la poussière. Une femme sur croisa d'un pas rapide, en équilibre sur la tête elle portait, avec la grâce d'une Rebecca, une petite bouteille légère...

Puis le Salôn Ofélia fut enfin derrière eux, il n'y avait plus de poussière. Et leur sentier s'aplanit, les menant à travers le rugissement de la cascade, au-delà du bassin où, inconscients du danger, s'attardaient encore quelques baigneurs, vers la forêt.

Mescal, dit le Consul.

La salle principale du Farolito était déserte. D'un miroir derrière le bar, qui reflétait aussi la porte ouverte sur la place, son visage le fixait en silence, d'un regard sombre et familier qui n'annonçait rien de bon.

Mais l'endroit n'était pas silencieux. Il résonnait d'un enêtant tic-tac : le tic-tac de sa montre, son cœur, sa conscience, une horloge quelque part. Il y avait aussi un autre bruit, bien plus bas, d'eau qui dévalait, d'un effondrement souterrain ; et en plus il les entendait toujours, les accusations amères et blessantes qu'il avait lancées à sa propre douleur

Golding est né à St Columb en Cornouailles le 19 septembre 1911 et mort le 19 juin 1993. Enfant d'une famille de la moyenne bourgeoisie, il part, après ses études secondaires à Marlborough, étudier les sciences à Oxford pour très vite s'en détourner, leur préférant la littérature. Il s'initie au grec classique, écrit de la poésie (il reniera plus tard le recueil de jeunesse qu'il avait publié) et joue quelques rôles dans de petites compagnies théâtrales. En 1939, il épouse Ann Brookfield avec laquelle il aura deux enfants. Golding est alors mobilisé dans la marine. Il participe notamment aux opérations se soldant par la perte du *Bismarck* et au débarquement sur les côtes françaises. Après la guerre, il est professeur à la Bishop Wordsworth's School de Salisbury jusqu'à sa démission en 1961. C'est le succès de son premier roman, *Lord of the Flies*, qui lui permet de se consacrer entièrement à la littérature et à sa passion pour la musique, pour le voilier et les voyages. Il devient *writer in residence* à Hollins College en Virginie. Ses romans connaissent un accueil variable, ce qui ne l'empêche pas d'obtenir le Prix Nobel de littérature en 1983. L'année suivante, il achète une demeure en Cornouailles, effectuant ainsi son retour à la terre natale.

Œuvres essentielles

Lord of the Flies
The Inheritors
Pincher Martin
Free Fall
The Spire
The Pyramid
To The Ends of the Earth: a Sea Trilogy

Sa Majesté des Mouches
Les Héritiers
Chris Martin
Chute libre
La Nef
La Pyramide
Trilogie maritime

Lord of the Flies (Sa Majesté des Mouches)

De jeunes écoliers anglais se retrouvent livrés à eux-mêmes sur une île déserte après un accident d'avion. Ils s'organisent alors pour survivre : copiant le monde des adultes, ils élisent un chef (ce sera Ralph) et se répartissent les tâches. Pour parler chacun à leur tour et ainsi éviter le désordre, il faut se saisir de la conque, ce coquillage qui avait permis de rassembler tous les enfants éparpillés sur l'île grâce au son grave qu'il émet lorsqu'on souffle dedans. Cette expérience inédite d'une vie sans « les grandes personnes » les plonge dans l'euphorie, d'autant qu'ils ont l'impression de vivre, pour de vrai, ce qu'ils ont pu lire dans *Robinson Crusoé* de Defoe, *Le Robinson suisse* de Wyss, *L'Île au trésor* de Stevenson ou encore *L'Île de Corail* de Ballantyne. Comme dans ces livres d'aventure, le temps est à l'exploration

de l'île, à la cueillette de fruits, à la construction de cabanes, à la confection d'un feu (grâce aux lunettes de Piggy) et au jeu.

Mais très vite la réalité va s'avérer plus cruelle et plus amère que la fiction. L'organisation est laborieuse : Jack préfère partir à la chasse qu'approvisionner le feu, laissant ainsi passer la chance de se faire repérer par le navire aperçu au loin ; les cabanes s'écroulent par manque de main-d'œuvre, les enfants préférant faire des châteaux de sable ou des courses de crabes sur la plage. La tension monte et les clans se forment. Surtout que l'île devient moins idyllique et moins transparente : elle ne semble pas receler de trésor mais, au contraire, être hantée par une sorte de bête, de fantôme, de monstre inimmuable. Les piliers rationnels de la civilisation s'effondrent,